

*Du maître-peintre
qui voyait gras...*

Keizer Karel aimait particulièrement la gent pourtraicturante, les faiseurs de merveilleux, verriers, imagiers, musicants et autres pauvres hommes peinant pour nous donner un plus doux vivre. Un jour, visitant l'église St-Jacques, à Anvers, très ornementée, il y vit un maître-peintre aux larges épaules, à la panse proéminente, bien en lard, et portant fièrement son blair comme une rouge lanterne de sacristie.

— « Celui-là, dit Keizer Karel, doit certes se trouver plus souvent au comptoir qu'au chevalet!... ». On lui répondit que c'était une coutume chez les Anversois, et cela de toute époque. Cependant le peintre avait magnifique talent, et à sa gloire de franc buveur ajoutait celle d'un artiste passé maître dans sa corporation. Keizer Karel donc le regarda peindre. Et le bougre, sans guère s'occuper de l'auguste présence, s'acharnait, la langue hors de la bouche, à brosser largement et à violentes couleurs une sainte famille athlétique, hilare, bouffie et sanguine à plaisir. Keizer Karel ébahi dit au peintre : « Ta sainte famille m'a l'air de belle humeur!... »

— « Que voulez-vous, Sire », répliqua le peintre, « il n'y a sur terre que trop de gens à mine

aigre et confite ; c'est bien le moins que la belle humeur règne au paradis!... ». Keizer Karel s'amusa de cette réponse, puis considéra les autres travaux du peintre : des saints à robuste encolure, des martyrs bien aises, des vierges blondes et saines, des Suzannes aux carnations splendides, et surtout de plantureux doyens et autres présidant les métiers de la ville. Keizer Karel conclut :

— « C'est très beau, mais n'y pourrais-tu mettre un peu moins de viande ? »

— « Non, Sire ! », répondit le peintre. « C'est notre manière. Soyez toutefois heureux de régner sur un peuple qui a bon estomac, car il a de ce fait bon caractère!... »

— « Tu es sage ! », acheva Keizer Karel. « Viens me peindre en mon palais. Et puisses-tu me représenter à la postérité tel que je suis de nature ! »

Quelque temps après, le maître-peintre se rendit au palais impérial, qui est à Bruxelles, et se mit à la tâche. Au bout de deux jours, suant fort, il avait peint un Empereur de carême, maigre et triste et si piteux qu'il semblait n'avoir pas un hareng-saur à se mettre sous la dent. Keizer Karel se fâcha : « Dira-t-on de moi que j'étais tourmenté et en proie à des humeurs malignes ! Peins-moi plus gras!... »

Et le maître-peintre se mit derechef à la tâche. Mais son Empereur avait cette fois une tête de

moine replet. Keizer Karel se fâcha plus fort :

— « Dira-t-on de moi que je m'empiffrais, sans souci de mon peuple!... Je te somme de me peindre tel que je suis!... ». Et le maître-peintre, perplexe, se mit une troisième fois à la tâche, non sans avoir pinté copieusement. Et lorsque le portrait fut achevé, Keizer Karel, devant l'image ni grasse ni maigre et bien sienne, s'écria :

— « C'est bien peint, cette fois!... Mais que je suis donc laid!... »

— « Qu'importe, Sire, répliqua le peintre, la postérité dira : « Il était laid, sans doute, mais il était bon!... »

Ces paroles plurent à Keizer Karel, qui paya chèrement la toile, enjoignant toutefois à l'artiste d'emporter les deux autres, et d'en faire ce que bon lui semblerait. Ce dernier, pour rester dans la tradition, s'empressa de dépenser son or en festins et beuveries. Tant bien qu'un matin son escarcelle flotta vide sur sa panse. Et, mélancolique, il lui resta de contempler ses deux Empereurs, contrit de ne pouvoir les manger. Or, si parfait qu'ils fussent, nul ne les osait acquérir, car ils paraissaient n'être que de méchantes caricatures du redoutable monarque. Et le bougre, craignant jeûner, se rendit chez un sien ami, hôtelier non loin de Notre-Dame, lequel pendit les deux Empereurs à son enseigne, inscrivant sous le maigre : « *Celui-*

ci n'entra point dans mon hôtellerie », et sous le gras : « Celui-là sort de mon hôtellerie... ».

Dès lors il y eut grande affluence de goinfres. Et le peintre vécut des bénéfices, engloutissant de jour et de nuit, séchant les tonnes, braillant motets de souïardise, fripant pucelles — jusqu'au temps où il mourut triomphalement d'apoplexie !...

MICHEL DE GHELDERODE

L'HISTOIRE COMIQUE DE

Keizer Karel

TELLE QUE LA PERPETUERENT JUSQU'A NOS JOURS LES
GENS DE BRABANT ET DE FLANDRE • TEXTE INTEGRAL
ET DEFINITIF. MIS EN IMAGES PAR ALBERT DAENENS

• A L'ENSEIGNE DU CARREFOUR. AU CENT SOIXANTE-
QUATRE DE LA RUE DE L'INTENDANT. A BRUXELLES
• AN DU SEIGNEUR MIL NEUF CENT QUARANTE-TROIS.



MICHEL DE GHELDERODE

L'HISTOIRE COMIQUE DE

Keizer Karel

TELLE QUE LA PERPETUERENT JUSQU'A NOS JOURS LES
GENS DE BRABANT ET DE FLANDRE TEXTE INTEGRAL
ET DEFINITIF. MIS EN IMAGES PAR ALBERT DAENENS
A L'ENSEIGNE DU CARREFOUR, AU CENT SOIXANTE-
QUATRE DE LA RUE DE L'INTENDANT. A BRUXELLES
AN DU SEIGNEUR MIL NEUF CENT QUARANTE-TROIS.

